

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'EXTRÉMÉ
Un an..... 64 fr.	Un an..... 96 fr.
Six mois... 32 fr.	Six mois... 48 fr.
Trois mois 16 fr.	Trois mois 24 fr.
Chèque postal Ferandei 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

La grève des cheminots anglais

Jusqu'à la dernière heure, les politiciens ont fait l'impossible pour saboter la grève des cheminots anglais. La lâche trahison des chefs du Labour Party, se solidarisant avec les Compagnies, au détriment de la classe ouvrière, ne nous surprend pas, nous autres anarchistes qui au lendemain des élections législatives, déclarions que l'avènement au pouvoir d'un gouvernement travailliste, ne changerait rien à la situation du prolétariat, et que Mr. Mac Donald ne valait pas mieux que tous ses prédecesseurs réactionnaires.

Les cheminots anglais et tous leurs frères de misère se rendront-t-ils compte que la confiance qu'ils ont accordée à tous ces parlementaires était mal placée, et que seule l'action des masses en dehors de toute politique peut apporter des résultats ? Les leaders du parti travailliste anglais n'ont pas été si longs à se démasquer que leurs frères communistes, c'est que les événements se sont précipités depuis deux ou trois semaines, et que, cette que conte, il fallait sauter sur l'occasion unique qui se présentait de se parquer les places grassement rétribuées du ministère anglais.

Le prolétariat est fixé à présent, non seulement le prolétariat anglais mais celui du monde entier.

De France la C.G.T.U. peut contempler son œuvre à Moscou, et la C.G.T. le travail des réformistes à Londres.

Est-ce cela qu'ont demandé les adhérents de la rue de la Grange-aux-Belles ou de la rue Lafayette ? Nous ne le croyons pas. Que les uns et les autres réfléchissent aux ravages de la politique dans les organisations syndicales et que, devant l'exemple des politiciens anglais, ils se souviennent qu'en France nous souffrons du même mal, et que si l'on n'y prend garde, bientôt il sera trop tard. Un redressement s'impose ; espérons que le peuple saura voir clair.

POURQUOI ILS LUTTENT

L'ordre de grève a été mis en application dimanche soir à minuit. Toutes les tentatives faites par M. Bromley, secrétaire de la société des chauffeurs et mécaniciens, ont été vaines.

Les Compagnies voudraient réduire le salaire des mécaniciens de 22 sh. 6 par semaine (au change plus de cent francs) et par un certain roulement, augmenter les heures de travail. La proposition du syndicat d'attendre encore une huitaine avant de mettre en application la décision des Compagnies, afin de pouvoir confirmer les pourparlers, fut repoussée, et les cheminots ont tout naturellement cessé le travail.

Mr. J. H. THOMAS EST UN TRAITRE

Ainsi que nous le disions dans un dernier numéro, il y a en Grande-Bretagne, deux organisations syndicales des chemins de fer. C'est celle qui a à sa tête Mr. Bromley qui a en main la direction du mouvement.

Mr. J. H. Thomas qui préside l'autre association, a engagé les adhérents à ne pas prendre part à l'action et à continuer le travail.

Ils ne l'écouteront pas

Malgré l'appel au sabotage de la grève du traître Thomas, membre du Parlement, conseiller privé du roi, futur ministre de la guerre du gouvernement impérial, une grande quantité de mécaniciens adhérents à l'organisation de ce triste sire, ont abandonné le travail, et se sont solidarisés avec leurs frères en lutte contre le capital.

C'EST L'EMBOUTEILLAGE !

Le syndicat des mécaniciens estime que les 9/10 des trains seront arrêtés aujourd'hui. Le nombre des grévistes est de 59.000 sans compter ceux du syndicat à Thomas qui se joignent au mouvement. S'ils arrêtent le travail, le nombre total sera d'environ 75.000 et pas un train ne fonctionnera en Grande-Bretagne.

UN BLAME

A un meeting de mécaniciens tenu hier à York (Angleterre), la résolution suivante fut votée à l'unanimité :

« Les ouvriers assemblés considèrent l'attitude de Mr. Thomas comme une insulte à la fraternité ouvrière. A l'heure actuelle il ne peut plus être admis comme leader de la classe ouvrière, et toute confiance dans les rangs du syndicalisme doit lui être refusée à l'avenir. »

LE MOUVEMENT EST GÉNÉRAL

A MANCHESTER

A Manchester, tous les mécaniciens ont abandonné leurs machines et les passagers qui désiraient partir ont été avertis qu'ils n'arriveraient peut-être pas à destination. Les usines de la grande cité industrielle se sont munies de combustibles, mais la fourrière ménagère est réduite en raison de la grève.

EN ECOSSE

Le trafic suburbain continue, la plupart des mécaniciens appartenant à l'organisation de Mr. Thomas, mais pour les trains se dirigeant vers le Sud, les Compagnies ne garantissent plus aux voyageurs de les imposer au terme de leur voyage. A Glasgow et à Edimbourg, capitale de l'Écosse, l'on discute activement dans l'organisation de Mr. Thomas de l'opportunité de la grève.

DANS LE CENTRE

Dans le Centre et dans le Sud le mouvement est général. Seuls quelques trains veulent des cœurs, et assurant le service des bateaux, ont fonctionné.

Clapton, un meeting a groupé 200 ouvriers métallurgistes qui ont protesté contre le manifeste de Mr. Thomas et Mr. C. T. Cramb engageant les cheminots anglais à ne pas abandonner le travail.

QUELS VONT ÊTRE LES EFFETS DE LA GREVE ?

Il est impossible de dire aujourd'hui, quels seront les effets de la grève, sur le commerce et l'industrie anglaise, mais l'on peut déjà se rendre compte après vingt-quatre heures d'arrêt, de la dislocation dans le trafic des passagers et des marchandises, et que la situation s'aggrava de jour en jour si la grève se prolonge.

Nous disons plus haut que quantité de mécaniciens appartenant à l'Union Nationale des Chemins de fer, présidée par Thomas, ont abandonné leurs machines par solidarité et pour ne pas se dresser comme briseurs de grève en face de leurs camarades.

Un grand nombre d'ouvriers habitant la banlieue de Londres n'ont pu se rendre à leur travail ce matin, ou y sont arrivés avec retard.

Pour l'alimentation de Londres, qui groupe une population de près de sept millions d'habitants, les compagnies déclarent avoir pris des mesures pour que le lait et les marchandises périssables soient livrées à leurs destinataires ; quant aux autres marchandises, elles ne peuvent prendre aucun engagement.

Les ouvriers mécaniciens du Métropolitain de Londres n'ont pas encore pris position dans le conflit, mais il est probable que d'ici peu ils se joindront à leurs camarades des chemins de fer, et viendront grossir le nombre des protestataires contre la prétention des compagnies de diminuer les salaires.

En tout cas, si le conflit s'étend, c'est avant peu la syllabification de toute l'Angleterre, qui est obligée pour vivre, ne produisant rien, de compter avec l'extérieur, et qui ne peut se passer de son trafic intense de chemins de fer.

L'Inquisition renaissante

D'Espagne viennent de nous parvenir des nouvelles qui — paradoxe singulier — nous réjouissent et nous indignent. Mais, notre joie ne saurait longtemps l'emporter sur notre colère, et nous voici tout frémissons de l'insulte qui est faite à la justice.

Nicolaï et Mateu sont graciés ! Pour eux,

sur la place publique, l'échafaud ne dressera pas sa sinistre armature, et la corde du bourreau ne broiera pas leurs gorges qui clamèrent tant de généreuses vérités. Ils vivront !

Mais comment vivront-ils ? Nous sentons bien ce qu'est la vie : l'exercice et le développement de toutes les facultés de l'être. Vivre, c'est d'abord être libre. Hors de la liberté, il n'est point de vie réelle ; il n'est qu'une existence mutilée, amputée de tout ce qui fait sa valeur et son prix.

L'entraînement qui enserrait nos compagnons est seulement diminué ; elle n'est pas desserrée. Nicolaï et Mateu ne périront pas de mort violente sous la main d'un mercenaire d'Etat ; ils agonisent lentement, péniblement au fond d'une forteresse et chaque de leurs jours sera la répétition de l'agonie de la veille. Perspective atroce ! Ils sentiront petit à petit la vie les abandonner, le sang se figer dans leurs veines, leurs pensées se faire moins vives, moins pénétrantes, et, dans le déséquilibre de leur être, ils s'achemineront vers la mort prémature qui est celle des vaincus du régime ! Peut-on réver supplice plus raffiné, vengeance plus sadique ? Peut-on aussi imaginer pour les victimes un sort plus dououreux ?

Pour prononcer ce nouveau verdict, les tortionnaires ont pris un masque. L'Alphonse sanglant et sa fangeuse camarilla se sont donné des allures débonnaires. Faux acieurs d'une farce ignominieuse, ils ont pardonné. Et leur clémence est venue comme une injure, soufflant les victimes. Les hyènes du Pouvoir se sont faites misérabilisées à bon compte : elles savent retrouver leurs proies. Sans doute, nos informés camarades ont-ils reçu dans leur chatou la visite d'un fonctionnaire qui, avec de grandiloquentes paroles, a pris le genre humain à témoin de la générosité du Pouvoir et de la grandeur d'une dame royale. Simon quelque chose est manqué à la lugubre comédie.

Les travaux forcés à perpétuité ! Sent-on bien tout ce qu'exprime dans son lachisme cette effroyable sentence ? Sent-on toute la douleur, toute la souffrance qu'évoque cet hallucinant assemblage de mots : Travaux forcés à perpétuité ?

« Toi qui, hier, étais un homme, tu es aujourd'hui un forçat. Par ordre de la loi, tu es désormais retranché du nombre des humains. Vois au fronton du bagnie, enfer moderne. L'inscription tragique du Dante : « Lasciate ogni speranza, voi che entrate. »

Vois, comprends et laisse, en effet, toute espérance. Ta vie s'écoulera, heure par heure, jour par jour, sans que jamais tu puisses sortir de ce cycle infernal. Plus jamais tu ne reverras, libre, la douce lumière du soleil, plus jamais tu ne connaîtras la chaude affection des tiens. Leurs tendresses seront remplacées par les brutalités des argousins et des gardes-chiourme qui triseront ton cœur et éteindront ton cerveau jusqu'à ce que la mort accueillante vienne mettre fin à ton calvaire. »

Lorsque plus tard le sociologue, le philosophe ou l'historien passeront en revue notre époque, ils demeureront épouvantés du prodigieux réveil de barbarie ancestrale qui s'est manifesté en pleine Europe, au début du XX^e siècle. On croyaient l'Inquisition morte à jamais, ensevelie dans la nuit médiévale : elle n'était, hélas ! qu'endormie et la voici qui apparaît, pleine de menaces, flairant l'odeur du sang, avidé de jeunes et belles existences, rendue plus exigeante par un long jeûne.

Montjuich, horrière forteresse, citadelle d'Etat dont les pierres suent le sang le plus noble et le plus généreux des fils de la terre d'Espagne ; Montjuich, que feras-tu de nous ?

Quelle tristesse pour les hommes de cœur, de regarder vers cette Espagne si belle, où l'on voit les prisons si remplies, les bourreaux si affairés, les prêtres si joyeux de livrer leurs ennemis au « bras séculier ». On se demande si, derrière la foule des torturiers ne se pressent pas les ombres des inquisiteurs pour se désaltérer dans le sang des victimes. Les vieux instruments de supplice que l'on avait remis dans les souterrains des prisons et des églises servent à nouveau et les défenseurs du trône, les soutiens de l'autel ont la volonté de les utiliser encore pour faire panter de souffrance la pauvre chair humaine.

Nos malheureux camarades espagnols déçus par la dictature Arlégui-Martinez-Anido, ont, en décembre 1921, sous le titre « Pages de sang », dressé contre leurs bourreaux le plus éclatant, le plus terrifiant des réquisitoires. J'ai sous les yeux cette brochure. Pas de littérature, des faits, rien que des faits. Ce simple exposé, absolument vérifiable, suffit à donner au plus sceptique, au plus endurci, la nausée et le cauchemar. Il faudrait un Mirbeau pour décrire ces choses abominables, de façon qu'elles se gravent à jamais dans le cœur et dans l'esprit de chacun.

Les cris de douleur et les râles d'agonie de nos amis ont traversé les murailles épaisse de Montjuich. Il faut maintenant qu'ils traversent les murailles de l'indifférence et de l'apathie. Il faut que la foule sache. Il faut, prenant la défense des torturés, clamer à tous qu'entre les mains de la bourgeoisie, le monde rétrograde vers la plus abjecte barbarie, vers la nuit, vers le néant.

Mateu et Nicolaï graciés ! Grâce ridicule, concession dérisoire ! Nous ne voulons pas que les sinistres cachots de Montjuich supplient à la torsade, le bourreau ! Nous ne voulons pas que des hommes, innocents de tout crime, meurent sous les tortures, dans l'angoisse et la désespérance. Nous voulons la Justice. Et la Justice, c'est pour nos martyrs, la Liberté !

Mateu et Nicolaï, arrachés à leurs tortionnaires, ce sera un pas en avant, ce sera un gain de l'esprit sur la sauvagerie. Ce sera une étape sur la route d'un meilleur devenir. Plus que tout cela, ce sera une victoire des penseurs libres sur l'Inquisition renaissante qui les a marqués pour la mort.

Maurice FISTER.

Abonnez-vous sans retard
Faites abonner vos amis

Le conseil d'administration du Libertaire quotidien publiera prochainement le bilan financier du journal.

Ainsi il fera publiquement ce que n'a osé faire aucun journal : Il fera connaître ses ressources, toutes ses ressources.

Hélas ! elles sont maigres, et nos lecteurs s'en rendront alors aisément compte.

Ce n'est pas un cri d'alarme que nous pouvons ; c'est un sérieux appel que nous lançons à nos camarades de province.

Nous leur disons :

La vie du journal pourrait être plus florissante encore qu'elle ne l'est.

Ça dépend de vous.

Prenez un abonnement à votre Libertaire, et ainsi procurez-lui le bénéfice certain que vous fournissez à un intermédiaire quelconque.

Votre journal, en vous y abonnant, vous reviendra à meilleur marché qu'en l'achetant au numéro. Et vous l'aurez d'ailleurs à la même heure.

Allons, camarades de province, faites l'effort que nous vous demandons. Voulez en quatrième page notre bulletin d'abonnement : remplissez-le et faites-le remporter à vos amis !

VOICI LES GRANDES LIGNES DE Notre Campagne pour l'Amnistie

Vous conviennent-elles, amis lecteurs ?

Voyez-vous quelque chose à y ajouter ?

Ecrivez-le-nous

« Enfin ! nous ont déclaré de nombreux camarades, vous vous décidez quand même. »

« Le Libertaire va s'intéresser, intéresser ses lecteurs, aux victimes les plus atteintes du capitalisme. Tant mieux !

« Tant mieux pour les victimes. Tant mieux pour nous, qui avons contracté envers elles une dette sacrée, du jour où nous avons permis qu'elles parlent, qu'elles agissent et se sacrifient pour nous. »

« Nous allons pouvoir en mettre un bon coup, et contribuer vigoureusement à rendre irrésistible ce courant d'amnistie qui, cette fois, entraînera tous les obstacles et sera salutaire à tous sans exception ; à ceux dont vous nous entretenez souvent et que nous aimons bien, mais aussi à ceux dont on ne parle guère — que nous ne connaissons point partiellement, ni vous non plus — et que personne n'aime peut-être. »

« Bravo Libertaire, brav ! Et si, avec les concours que tu vas susciter, tu parvenais à faire renaitre à la vie à faire rendre à la liberté nous voulons dire — les cent mille déshérités, et que la fatalité — ou plutôt le trop grand désintéressement des copains — voulait que tu disparaisses de la quotidienne circulation, la parution n'aurait pas été vain, ah ! non ! »

« Un agonisant n'est jamais dans la possibilité de secourir autrui. Si Le Libertaire a tant de foi en lui, en vous, c'est parce qu'il se sent une force jeune, une force utile, et qu'il ne prévoit pas sa fin : ah ! non il ne la prévoit point ! »

« Bon, bon, ne vous emballez pas. Nous n'avons pas voulu tâter le pouls du Lib, nous savons bien que sa santé est excellente. Confiez-nous seulement ce que sera sa campagne pour l'amnistie. »

« Volontiers. Le Libertaire vous énumérera d'abord les catégories de personnes que l'Etat français enferme dans ses chœurs. Il vous dira ce qu'est leur existence, et

Sur le théâtre, l'art dramatique, la chanson populaire, etc.

Il y a deux façons de concevoir le théâtre et de faire mouvoir les personnages sur la scène.

La première consiste à choisir des personnes symbolisant des « vertus » ou des « vices », à les donner des caractéristiques que la tradition ou le sentiment public leur attribue, puis à les promener à travers certaines circonstances historiques ou un milieu social spécial : ces personnes se meuvent indépendamment de l'auteur, du dramaturge, dont le rôle se réduit à les dépeindre avec plus ou moins de couleur, de couleur, de passion. Il les présente avec plus de savoir-faire que d'originalité, il les entoure d'une mise en scène plus ou moins absorbante. Le succès des pièces dont les personnages sont ainsi conçus dépend, en général, autant de cette mise en scène, des effets de langage ou de diction dont se servent les acteurs que de la fidélité avec laquelle ces personnes typifient la « vertu » ou le « vice », la « qualité » ou le « défaut » qu'ils ont mission de représenter.

L'autre façon consiste à présenter des personnes qui incarnent des personnalités et non des abstractions — des personnes conçus par l'auteur, nés dans sa pensée et s'y mouvant. Peu importe qu'il les crée entièrement ou qu'il ait recours à des documents pour les situer dans un milieu social ou historique donné, il ne symbolisent plus une « vertu » ou un « vice » spécial. Ils sont tels que le veut le déterminisme personnel dont l'auteur, leur créateur, les a doués. Ils sont ambitieux ou désintéressés, perfides ou courageux, parce que c'est dans leur nature — autrement dit : parce que c'est ainsi que les a voulu leur auteur. Ils sont antipathiques ou sympathiques à cause de leurs gestes ou de leurs dits, non parce qu'ils symbolisent l'antipathie ou la sympathie. L'auteur se dépeint en eux. Ce sont bien ses créatures. Elles traduisent ses observations, ses aspirations publiques et souvent secrètes. Il raconte comment il aurait agi se trouvant dans les conditions où il a voulu que ses personnages évoluent, quelles circonstances il aurait fallu pour qu'il triomphât ou cédât la place. La mise en scène n'est alors qu'un complément — ce que sont les illustrations à un roman — et le métier — il en faut au théâtre — ne consiste plus qu'à rendre la pièce jouable devant un public, et à la faire jouer par des acteurs adéquats.

Les pièces où les personnages typifient une « vertu » ou un « vice » ont ceci d'en-
nuyeux qu'elles tiennent le spectateur deux heures durant sous la suggestion de l'in-
vraisemblable. Dans la vie réelle, on n'est pas tout le temps hypocrite, intrépide, dévoué, méchant ou débonnaire. Le plus courageux a ses petits moments de lâcheté, et le plus hypocrite se montre de temps à autre véridique. On n'est pas du matin au soir le Cid, Tartuffe, Néron, Polyeucte, Horace, Phé-
dre. Il y a des moments où « l'on fait relâche ». Autrement, ce serait si fatigant qu'on ne tiendrait pas six mois de suite.

Ce qui s'applique aux créateurs, aux auteurs dramatiques, vise également les acteurs. Lorsqu'ils symbolisent une « vertu » ou un « vice », ils ne jouent pas un rôle vivant : ils représentent une abstraction : ils sont la vérité, le mensonge, l'orgueil, le sacrifice. Lorsqu'ils incarnent au contraire « un personnage » leur rôle est tout autre : c'est un individu doué de vie réelle, avec ses triomphes et ses échecs, qu'il présentent au public. Le succès de l'acteur ne dépend plus alors de la fidélité à une interprétation classique, mais de l'originalité — je veux dire de la sincérité — de son jeu.

Qu'est-ce qu'une chanson populaire ? — Est-ce ce genre de poésie facile, plus ou moins brouillée avec le Code poétique et que comprend, s'assimile, absorbe avec un minimum d'efforts cette « catégorie » sociale qu'on dénomme *peuple* ? (Entre parenthèses, on suppose que « le peuple » généralement illétré, doué de sentiments tranchés, vifs, élémentaires, par contraste avec « l'élite » qu'on imagine raffinée, lettée, ornée de sentiments artificiels). Mais cette définition pèche par manque d'exactitude, puisque des fragments d'opéra ou d'opéra-comique, qui n'étaient écrits que pour des « dilettanti » parvenaient à s'acclimater dans la masse et lui deviennent familiers, bien que nécessitant pour être assimilés un certain effort d'intelligence. On pourrait donc étendre la définition de la *chanson populaire*, et écrire : c'est toute poésie dont les paroles ou la mélodie — ou les deux ensemble — touchent, émeuvent, font vibrer, satisfont la sensibilité des masses ; excitent, impressionnent la nervosité des multitudes.

On pourrait souhaiter que l'on réservât le qualificatif de *chansons populaires* à celles composées ou écrites par des « gens du peuple » — et il y eut des gens du peuple qui furent des chansonniers. Mais les chansons les plus populaires, celles qui se sont conservées pendant un certain temps dans la mémoire des classes populaires, n'ont pas été imaginées par des « gens du peuple » proprement dit. Leurs compositeurs ou auteurs ont une instruction primitive supérieure à celle de la masse, ou ils se sont plus tard adonnés à des études qu'ils ignorent en général le populaire, sont devenus — par rapport à leur milieu — des « intel-
lectuels ».

J'appelle *chanson populaire* le poète qui se transporte, par l'imagination ou l'ob-

servation, dans le peuple, au cœur de la catégorie sociale vers laquelle l'attirent sa sympathie, ses affinités, sa curiosité peut-être. C'est, selon qu'après les avoir rencontrées, il traduit ou décrit le plus fidèlement, le plus sincèrement, les gestes, les besoins, les aspirations, les espoirs, les joies, les souffrances de ce qu'on appelle « la classe populaire » — qu'il est plus ou moins un « chansonnier ».

**

Je ne fais jamais entrer en ligne de compte, quand j'écris ou discute de vive voix le producteur intellectuel qui produit pour satisfaire aux exigences d'une clientèle, qui fait du théâtre, de la chanson, du roman, parce que cela lui rapporte de meilleures journées que de travailler à la fabrication des apéritifs ou à la culture des champignons. Il n'existe pas pour moi. S'il y a un genre d'exploitation répugnant, c'est celle des arts ou des lettres : ô le dégoûtant métier !

E. ARMAND.

L'EXPLOITATION du grand nom de Garibaldi

EN MARGE DES POLEMIQUES SUR LE FASCISME

Nous avons publié dans *Le Libertaire*, dernièrement, un article de notre camarade Pétroli, dans lequel il affirme que Garibaldi s'était rallié au fascisme.

L'article de Borghi nous n'insérons aujourd'hui n'est pas une réponse au précédent, nous étant arrivé à la rédaction en même temps que celui de Pétroli. Nous le publions parce qu'il présente un intérêt d'actualité, et semble contredire formellement l'opinion de notre camarade Pétroli.

N. D. L. R.

On sait que Mussolini a cherché à tromper tout le monde. Tout en cherchant l'appui des monarchistes les plus arriérés contre une révolution qui, en 1920, était déjà un épouvantail, grâce aux politiciens, il trouva l'appui de certains démocrates et républicains en faisant croire que lui, Mussolini, jetterait à bas la monarchie.

Nous ne proposons pas ici d'approfondir un examen pour établir à quel degré, au point de vue de qualité et de quantité, Mussolini avait réussi à obtenir l'aide de diverses forces démocratiques. Il y aurait des distinctions à faire dans la mesure des responsabilités et des motifs qui ont guidé ses forces. Ce n'est pas ce qui nous occupe pour le moment. Certes, le moins répugnant des motifs qui a facilité à Mussolini l'exploitation de certaines forces démocratiques de gauche a été l'illusion qu'il aurait fait sauter la monarchie. On se rappellera peut-être, qu'au printemps de 1921, lorsque Mussolini a fait sa première entrée au Parlement italien comme député, il avait annoncé que le groupe parlementaire fasciste quitterait la séance à l'entrée du roi : c'était pour démontrer sa foi... révolutionnaire !...

Qu'il est louche le dictateur !

Mais lui, il savait bien que, pour servir la cause de la révolution, il devait avoir au moins la neutralité de certaines forces de la démocratie. De cette démocratie républicaine surtout, qui a des partisans parmi les ouvriers, dans certaines régions et qui, pour cette raison même, a dû se heurter au fascisme, après quelque indécision et quelque entente instable et très mal récompensée.

Une certaine illusion que la monarchie serait boutevrée par Mussolini a été, pendant quelque temps, nourrie par les petits-fils du Grand Garibaldi. Ceux-là — avec le nom illustre et aimé qu'ils portent — ne fût-ce que pour cela, auraient pu faire beaucoup de mal à la cause de la liberté, en Italie, s'ils avaient été avec Mussolini. Comme, en effet, ils l'ont fait par leur politique de guerre. Mais l'illusion n'aurait pu durer qu'à condition d'avouer une suprême imbecillité, à moins d'admettre sa propre solidarité avec la dictature de l'Etat fasciste. Ce moment décisif se présente après la marche sur Rome, pour ceux qui n'avaient pas prouvé avoir des soucis excessifs pour le prolétariat, voulant, tout au moins, sauvegarder certains de leurs principes de liberté compromis, comme conséquence de la défaite du prolétariat italien.

Une interview du « Paris-Soir », avec le colonel Ricciotti Garibaldi, petit-fils du grand « Giuseppe », a porté la polémique sous les yeux du public de Paris. Ricciotti Garibaldi, qui vit à Paris, a répondu à la question : ce qu'il pense du fascisme, en disant que le fascisme ne représente rien de l'esprit de liberté qui est dans la tradition italienne depuis des siècles et qui fut la force miraculeuse qui poussa à la lutte son grand aîné. Ricciotti Garibaldi a aussi ajouté que les garibaldiens qui le suivent sont enemis du fascisme. Et maintenant, c'est « Paris-Soir », journal italo-français, antisocialiste, démantelé, paraissant à Paris, qui publie un démenti indigné du même Ricciotti contre les journaux fascistes présentant que son frère Peppino a donné une interview à un journal d'Amérique en faveur du fascisme. Ricciotti proteste contre cette calomnie au nom et par autorisation de son frère. Tout cela gêne naturellement le journal fasciste de Paris « Italie Nouvelle » qui est le porte-voix du Gouvernement de Rome et qui aimeraient bien un peu de rouge sur le noir des chemises fascistes. L'« Italie Nouvelle » a l'affronterie de protester contre le petit-fils du grand Garibaldi... qui viole, savez-vous quoi ? la gloire du grand Giuseppe. L'histoire elle-même est donc susceptible de prendre l'huile de ricin ?

Relisons donc ensemble quelques lignes des belles pages de James Guillaume, dans son œuvre « L'International », où

venirs et Documents ». Il nous parle là de l'intervention de Garibaldi, au premier Congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté à Genève, en 1867. Guillaume nous apprend que Garibaldi, parmi le silence religieux, lut, entre autres, ce qui suit : « Toutes les nations sont sœurs. La guerre, entre elles, est impossible. La papauté, comme la plus détestable des sectes, est déclarée déchue ». Et il ajoute : « Seul l'esclave a le droit de faire la guerre au tyran ».

Ce sont là des articles que Garibaldi pose pour le programme de la Ligue.

Lorsqu'un délégué de l'Association Internationale des Travailleurs, l'ouvrier parisien Dupont, prit la parole, Garibaldi prêta une grande attention à son discours, car Dupont précisait certaines dissensions avec le grand Italien. La dissension était sur la question religieuse ; mais, lorsque Dupont s'écria : « Nous ne voulons pas abattre les casernes pour faire des églises, mais nous voulons détruire les unes et les autres », Garibaldi quitta son attitude d'observateur et applaudit avec énergie. Le lendemain, les Internationalistes allèrent saluer Garibaldi. Ce dernier, d'après ce que nous raconte Guillaume, s'adressa à Dupont pour lui dire qu'il ne devait pas se méprendre sur ces paroles : religion universelle de Dieu ». « Je veux », ajouta Garibaldi, désigner par là la Raison et la Vérité ».

Un autre internationaliste parisien, Fribourg, questionna Garibaldi :

— Votre pensée, dit Fribourg, que les esclaves ont le droit de déclarer la guerre aux tyrans, est bien la nôtre aussi ; mais nous l'entendons largement.

— Comment donc l'entendez-vous ? demanda Garibaldi.

— Nous l'entendons dans le sens de la religion aussi.

— Moi aussi, répondit Garibaldi.

— Mais aussi dans le sens social...

— Je suis d'accord avec vous. Oui, guerre aux trois tyrannies : religieuse, politique et sociale !

La voilà la pensée de ce grand défenseur de la liberté que fut Garibaldi. Devant sa mémoire, les fascistes nous apparaissent au point de vue historique comme les soldats du Pape qui exterminèrent les hommes de Garibaldi après la révolution romaine de 1849 et qui poursuivirent Garibaldi même, après la défaite aux champs de Ravenna, où ce dernier perdit sa vaillante compagne Annita.

Quelle impudence ! Ceux qui se sont agenouillés devant le trône et le pape et qui ont marché avec l'appui des tyrannies religieuse, politique et sociale ceux qui veulent sauvegarder la gloire de Garibaldi. Gloire que nous voudrions voir défendue toujours avec constance et avec cohérence par les héritiers directs du grand « Giuseppe » ; mais qui, en tout cas, ne pourra jamais pâlir ni être salie par quiconque, même par les fautes de quelque descendant, car cette gloire appartient au plus grand héritier légitime qui est le peuple lui-même, pour lequel Garibaldi a lutté.

ARMANDO BORIGHI.

Charles-Auguste BONTEMPS

Ba-ta-clan

Histoire de quatre ans

en dix petites images d'Epinal ornée d'un dessin hors texte de Germain Delatousche

Prix : 3 francs.

Cadeau fait par l'auteur, en vente, au seul profit de Germaine Berlon et du *Libertaire*, quotidien, à la Librairie Sociale : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'une pièce malfaite pour l'individu, nous ne signalerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes de l'attention des lecteurs du « *Libertaire* ».

Théâtres lyriques

OPERA. — A 20 h., Rigoletto (en italien) : la Pér. — OPERA-COMIQUE. — A 20 h. la Plus Forte.

GAITE-LYRIQUE. — A 20 h. 15, la Mascotte.

VARIETES. — A 20 h. 30, Ciboulette, music. de Reynaldo Hahn.

TRIANON LYRIQUE (boulevard Rochechouart) — A 20 h. 30 : Sylvie ; Isabelle et Pantalon.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — A 20 heures 30 : l'Ecole des femmes.

ODEON. — A 20 h. 30 : Griselda.

THEATRE CORA-LAFARCERIE. — A 20 h. 30, L'Oiseau bleu, télér. en 4 actes de Masterlinck.

VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, La Femme nue de Henry Bataille.

NOUVEL-AMBIGU. — A 20 h. 30 : le Torrent.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — A 21 h. 30 : Amélie et les Messieurs en rang : Knock ou le Triomphe de la médecine.

THEATRE DES ARTS. — A 21 heures : répétition générale de l'« Epreuve du bonheur ».

VIEUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — A 20 h., la Maison natale.

MONTMARTRE-ATELIER (place Dancourt). — A 20 h. 45. Voulez-vous jouer avec moi ?

ALBERT 1^{er} (troupe du Canard Sauvage). — A 20 h. 30, Coq d'or.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h. Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, etc... « Ce sont les pitres », revue.

LE CARILLON. — A 21 h. La Revue.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h. Les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Remogin, etc... et la revue « T'es bête ».

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses) — A 21 h., Charles d'Avray et ses chansonniers.

Relisons donc ensemble quelques lignes des belles pages de James Guillaume, dans son œuvre « L'International », où

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ d'un Paria

J'aime les lendemains d'anniversaires parce qu'il est amusant de chercher dans les feuilles publiques, les bobards monnaies que des gens dont je m'en voudrais de suspecter la compétence, y déposent avec une déconcertante sévérité.

Il y a cent trente ans et un jour que

les rois qui firent la France, mais qui,

parait-il, avait un faible pour la serrurerie

(pourquoi n'a-t-il pas opté plutôt pour cette honorable profession), considérée comme un parasite très dangereux, était envoyé ad patres par les rois du temps.

Il y a cent trente ans et un jour que

le cœur de la France bat la breloque depuis

que brutallement le nez à la Bourbon du re

gretté monarchie a été éternuer dans la pa

terie à son Poincaré? Millerand? des lave

ter. Il nous fait un roi et à poigne — et

avec Daudet comme ministre. Daudet, cer

veau de la France... Merde... pourquoi pas

le roi des camélos !...

Un autre internationaliste parisien, Fri

bourg, questionna Garibaldi :

A travers le Pays

L'affaire de l'homme coupé en morceaux

UNE ARRESTATION NON MAINTENUE

C'était avant-hier dimanche, jour consacré d'habitude, au repos hebdomadaire.

Mais le juge d'instruction de Reims — une fois n'est pas coutume — a « travaillé » pendant que les Rémois se baladaient. Sur son ordre, on a procédé à une troisième arrestation : celle d'une femme de 63 ans, Mme Chapiron, veuve Guillaume Dubien, mère de Mme Chassinaud, l'amie du jeune Roger Lamotte.

Mais cette arrestation n'a pas été maintenue.

Le juge d'instruction avait fait arrêter cette vieille dame, sous prétexte qu'elle se serait trouvé sur le lieu du drame, dans la propriété de Courcelles; qu'elle aurait assisté à « l'enterrement » du cadavre dans le jardin, et serait revenue le lendemain pour faire disparaître toute trace du crime.

On avait donc inculpé cette dame de complicité du crime commis par son gendre. Mais, hier matin, interrogée par M. Gay, juge d'instruction, elle n'a énergiquement avoué être témoin du crime du 14 octobre. Elle entendit bien vaguement tirer des coups de revolver, mais étant très sourde, elle pensa que son gendre et Lamotte s'exerçaient au tir en vue de pourchasser les braconniers nombreux dans ces parages. Elle entendit bien les échos d'une discussion entre les deux hommes, mais elle n'en comprit pas bien le sens, et c'est seulement après le crime qu'elle apprit de la bouche de Lamotte l'horrible drame.

Aux questions du magistrat, lui demandant pourquoi elle n'a pas prévenu la justice, elle se contenta de baisser la tête, sans répondre. Le magistrat, estimant que la complicité de fait dans l'accomplissement n'était pas suffisamment établie, l'a laissée en liberté provisoire.

Encore une affaire bien attristante. Mais n'est-il pas juste de penser que toutes ces personnes arrêtées ne doivent pas mourir de toutes leurs facultés mentales, et qu'elles se rendent bien plus de la douce que des établissements pénitentiaires ?

LA SOCIETE CRIMINELLE

La famille du manœuvre Boucard comprenant sept personnes habitait au Camp Chinois, dans une pièce unique. Mme Boucard, mère qui était venue pour visiter ses enfants et petits-enfants les a trouvés hier matin tous asphyxiés.

Le père et deux fillettes, âgées de 2 et 9 ans, sont morts. La mère et les trois autres jeunes enfants qui respiraient encore ont été transportés à l'hôpital.

Le Parquet s'est rendu sur les lieux pour procéder aux constatations.

On suppose que l'asphyxie a été provoquée par des émanations d'un fourneau à charbon.

Sept personnes vivant dans une même chambre, quelle honte !

Et n'y a-t-il pas lieu de penser que si cette famille possédait un logement de plusieurs pièces, on n'aurait sans doute pas eu à déplorer la mort de plusieurs personnes.

LA VENGEANCE DES PERES LAPINS

Béthune, 21 janvier. — Le parquet de Béthune a arrêté pour infanticide la nommée Suzanne Carlier, âgée de 21 ans, servante, qui, à Burbure (Pas-de-Calais), avait jeté son enfant dans la fosse d'aisances de la maison de sa mère.

Est-elle la seule « coupable » ?

UNE DECOUVERTE ARCHEOLOGIQUE

Moulin, 21 janvier. — Les ouvriers travaillant dans une carrière à Sansas, ont mis à jour une cavité ancienne où ils ont découvert des débris de poteries et des ossements.

Trois cavernes semblables avaient déjà été découvertes dans cette même contrée, ainsi qu'un tumulus gaulois et de nombreux vestiges de l'époque gaullo-romaine.

UNE GREVE DE CHARPENTIERS

Dunkerque, 21 janvier. — Les ouvriers charpentiers de navires se sont mis en grève aujourd'hui; ils réclament le même salaire journalier que les débardeurs, soit vingt-huit francs.

Vingt-huit francs par jour, ce n'est pourtant pas le Pérou !

CA LEUR FAIT UNE BELLE JAMBÉ !

Lorient, 21 janvier. — Mgr Gouraud, évêque de Vannes, a présidé ce matin le service funèbre pour les morts du « Dixmude ».

Les familles des victimes lorientaises étaient au premier rang. Les amiraux Schwerer, Lequerré, le général de Langé de Cary, M. Lamy, sénateur, le sous-préfet et les autorités municipales, judiciaires, civiles, ainsi que les chefs de corps étaient présents.

L'évêque a célébré l'« esprit de sacrifice et l'héroïsme » des marins français et leur a donné l'absolution solennelle.

Ah ! que c'est beau, l'esprit de sacrifice et d'héroïsme !

C'est grâce à ces grands mots que, depuis des siècles, on a envoyé au massacre des millions d'individus qui ne demandaient qu'à vivre.

La guerre de 1914-1918 ne fut une triste réalité que parce que les crânes étaient boursés, farcis, truffés d'inepties patriotiques.

Ah ! Mgr Gouraud peut bénir à tire-larigot les morts du « Dixmude » : ses gestes sont vainus et, en exaltant l'héroïsme et l'esprit de sacrifice, il commet une bien vilaine action.

Ca leur fait une belle jambe, à tous ces « morts pour la patrie », qu'un évêque les bénisse.

Il est bien mieux valut les préserver d'une mort affreuse. Il est vrai que la « patrie » n'était pas suffisamment rassasiée.

LEURS DIVIDENDES

Bordeaux, 21 janvier. — Dans son édition de ce soir, la « Petite Gironde » annonce qu'un accident de chemin de fer s'est produit ce matin, à 5 kilomètres d'Agen, sur la ligne Bordeaux-Cette.

Par suite du brouillard, le rapide 149 a écrasé huit travailleurs, dont six Espagnols, un Algérien et un Français.

Les autorités se sont rendues sur les lieux.

MALGRE LA MUSIQUE...

Lyon, 21 janvier. — La représentation d'hier soir au Grand-Théâtre, où devait être donnée l'« Africaine », a été marquée par de violents incidents.

Ne connaissant pas la capitale, elle erra à l'aventure et comme il lui restait quelques sous, elle prit le métro et s'y enferma toute une journée, sans but.

Comme on ne peut pas voyager dans le métro sans en avoir assez, surtout après plusieurs heures de trajet, elle débarqua à la gare de Lyon et demanda du secours à un foyer de jeunes filles catholiques.

Mais elle était protestante et on le lui fit bien voir : on lui répondit, je crois, qu'on ne pouvait rien faire pour elle.

Beauté de la charité catholique !

C'est alors qu'elle lui une annonce conviant les sans-travail à venir se présenter dans une usine de filats.

Elle y courut, fut agréée et là, une personne l'envoya à l'Union chrétienne des Jeunes filles, 40, rue Boulard, œuvre protestante.

Voilà l'histoire. Que peut-on en penser ?

Cette jeune fille fut à la fois victime de son cœur et victime de la société. Victime de son cœur, quand elle fut abandonnée. Victime de la société, quand, se trouvant sans un sou, elle tenta, par le suicide, de trouver le remède à son mal. Cette malheureuse gravit un bûche rude calvaire.

Dans une société rénovée, cette enfant, peut-être, n'aurait pas été abandonnée — car qui peut nier que la société actuelle n'est pas, dans une certaine mesure, responsable des abandons, consécutifs aux difficultés de la vie économique ?

Dans une société idéale, elle n'aurait, certes, pas été accusée au suicide par la misère, le travail ne manquant pas et le producteur étant largement récompensé de ses peines.

Des nouvelles de Mme Kern

On se souvient qu'il y a un peu plus d'un mois, j'avais confié, ici même, la triste histoire d'une jeune fille qui s'était jetée volontairement dans le canal Saint-Martin.

Des mariniers, qui se trouvaient à proximité, avaient pu la retirer à temps, et la sauver d'une mort certaine.

Drame de la misère, à coup sûr, écrivais-je.

Peu de temps après la publication de cet article, je recevais d'un camarade de Bezons, ému de cette situation poignante, une lettre dans laquelle je trouvai dix francs destinés à secourir cette infortunée.

Cette lettre, du reste, fut publiée dans les colonnes du *Libertaire*, et quelques jours après, je recevais les quelques lignes suivantes, avec la somme de cinq francs :

Le destinataire de cette lettre voudra bien faire parvenir à Mademoiselle Frédéa Kern, l'obole ci-jointe d'un artiste pauvre.

J'avais donc quinze francs à remettre à Mme Kern. Mais il ne m'était guère facile de la retrouver, ne possédant aucun moyen d'investigation rapide. C'est alors que, quelques jours après, je reçus une lettre émanant de l'*Union Chrétienne de Jeunes Filles*, 40, rue Boulard.

La directrice de cette œuvre, ayant lu mon article du *Libertaire*, me faisait connaître que Mme Kern habitait le foyer d'*Union Chrétienne* depuis quelques jours, qu'elle avait trouvé du travail, et qu'elle était tirée d'embarras.

Depuis cette lettre, j'ai pu obtenir des renseignements sur la jeune rescapée du Canal Saint-Martin. N'était-il pas intéressant, au point de vue social, de rechercher les causes de ce suicide, heureusement manqué ?

Tous les moins bons faits de la vie comportent toujours une morale qu'il est nécessaire de tirer.

Mme Frédéa Kern, jeune fille de vingt-cinq ans, travaillait à Strasbourg dans une fabrique de caramels.

Cette jeune fille aimait — ce qui était son droit — et croyait l'être.

Mais les serments sont souvent menteurs et il arrive que celui ou celle qui croit être l'objet d'un amour sincère et d'une affection sans bornes, découvre un jour qu'il a mal placé sa confiance et qu'il a été dupé de sa sensibilité.

Ce fut le cas de Mme Kern qui, un beau matin, se vit abandonnée de celui qu'elle aimait. De cette « trahison », elle ressentit un grand choc et décida de quitter Strasbourg pour Paris.

Mais hélas ! elle n'était pas riche et vaincue sous le poids d'une double douleur — la misère matérielle et les peines de cœur — elle tenta de se suicider en se jetant dans le canal.

Retirée par des mariniers, on la conduisit au poste, on lui donna quelques vêtements de rechange, une petite somme d'argent, et la semaine de travail. Le peuple suisse sera appelé à se prononcer dans un mois, sur la proposition de modifier la loi de 1914 qui fixe à 50 heures la semaine ouvrable.

En France, le P.C. tient ses assises à Lyon, et vote des motions de défiance à l'égard du futur gouvernement anglais, alors que l'Humanité a salué dans ses colonnes son accès avec joie et que celui-ci est soutenu par les communistes anglais qui ont fait bloc avec les révolutionnaires lors des dernières élections.

Le Bloc National peut être tranquille. Il peut sabrer, il aura encore le soutien du Parti communiste s'il désire entraîner le monde dans un conflit sanglant. Les budgets seront votés, comme ils le furent lors de la dernière guerre. Les chefs communistes n'ont qu'un ennemi, c'est le prolétariat qui ne veut pas se courber sous leur dictature.

J. C.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

CHINE

MENACES RUSSES A LA CHINE

Londres, 20 janvier. — On mandate de Pékin au *Daily Mail* :

Le gouvernement de la République des Soviets, accusant la Chine de se refuser à le reconnaître par suite d'une pression exercée par les puissances occidentales, a fait au gouvernement de ce pays, par l'intermédiaire de son envoyé, Karakhan, de vigoureuses représentations pour avoir, autrefois, aidé les troupes blanches (anti-bolcheviques) alors que la Russie des Soviets luttait pour son existence et a fait avertir la Chine que le fait de tolérer la présence de troupes blanches sur son territoire en entraînerait certainement l'invasion par les troupes rouges.

POLOGNE

IL VOYAGE AVEC NOS GROS SOUS

Varsovie, 21 janvier. — On annonce, pour le début du mois de février, l'arrivée en Pologne de M. Albert Thomas, lequel confétera avec le gouvernement de Varsovie au sujet du Bureau International du Travail et de la ratification de certaines conventions élaborées par ce Bureau. M. Thomas prendra en même temps connaissance de la nouvelle législation sociale polonaise qui est une des plus démocratiques de l'Europe et dont les résultats pratiques se sont montrés des plus efficaces.

Naturellement l'intervention de M. Thomas n'engagera en rien le gouvernement polonais, qui comme par le passé continue à envoyer des troupes contre les prolétaires qui se mettront en grève pour réclamer une augmentation ou pour défendre les huit heures.

ALLEMAGNE

LA DYNAMITE !

Francfort, 21 janvier. — Une bombe jetée dans une réunion à l'occasion de l'anniversaire de l'empire allemand à Itzehoe, dans le Schleswig-Holstein, a blessé treize personnes. Deux membres de la Reichswehr et deux femmes paraissent ne pas avoir survécu à leurs blessures.

Les révolutionnaires avaient menacé les nationalistes d'interrompre leur réunion s'ils la maintenaient.

La police recherche les révolutionnaires de la région comme étant les auteurs de l'attentat.

DERNIÈRE HEURE

ANGLETERRE

LA CHUTE DU GOUVERNEMENT

Londres, 21 janvier. — Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le Gouvernement a été battu par 323 voix contre 256.

Les Travailleuses ne groupent à la Chambre que 196 membres, c'est donc avec l'appui des libéraux que Mr. Ramsay Mac Donald prendrait le pouvoir.

La première mesure du Gouvernement dit travailliste, sera de faire échouer la grève des cheminots, et les notes tendancieuses remises à la presse ne laissent aucun doute à ce sujet.

Les travailleurs anglais se rendront bientôt compte de leur erreur, d'avoir espéré en la politique d'un ministre ouvrier.

LA GREVE DES CHEMINOTS ANGLAIS

Londres, 21 janvier. — M. Thomas, président du syndicat dissident, a déclaré que, ainsi qu'il l'avait prévu, la grève était un fiasco. M. Thomas a adressé un nouvel appel aux membres de sa fédération leur demandant de continuer le travail.

On doit noter, cependant, qu'un directeur d'une compagnie de chemins de fer du Sud de l'Angleterre a constaté qu'environ 20 pour cent des grévistes appartiennent à l'organisation de M. Thomas.

Par contre, M. Bromley, de l'union adverse, a dit ce soir que les résultats obtenus au cours de cette première journée de grève dépassaient de beaucoup ses espérances.

Il a ajouté qu'il regrettait que M. Thomas n'ait qualifié de fiasco cette cessation du travail. Les prochains jours prouveront le contraire, a-t-il dit.

ETATS-UNIS

EST-CE LA GUERRE ?

New-York, 20 janvier. — Un télégramme de la Vera-Cruz, en date de ce jour, annonce que le gouvernement révolutionnaire mexicain a notifié que tous les ports de l'océan Atlantique étaient minés. Le gouvernement des Etats-Unis a envoyé le *Richmond*, le croiseur rapide *Omaha* et six contre-torpilleurs dans les eaux mexicaines afin de surveiller et, éventuellement, d'empêcher les entraves qui seraient apportées à la navigation commerciale.

D'autre part, le gouvernement des Etats-Unis annonce qu'il a autorisé le passage par territoire américain des troupes d'Oregon, l'Etat limitrophe du Texas y ayant consenti.

N'oublions pas que ces révolutionnaires ne sont pas des nôtres, mais des bourgeois qui se disputent le gâteau.

Mais qui donc fait les frais de toutes ces luttes sinon le brave ouvrier ? Et qui donc se fait casser la gueule sinon le peuple ?

M. C.

Non. Ce que je veux vous dire, c'est que je ne suis plus fâchée contre vous, Quant à votre offre, il m'est impossible de l'accepter.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Métallurgistes de la Maison Potez à Levallois. — La grève continue sans changements. Le cap du lundi fut franchi aisément, réduisant à néant les espoirs de M. Potez qui escomptait la rentrée.

Réunion de tous les grévistes, ce matin, à 9 heures, Maison Commune, rue Cavé à Levallois.

Présence d'un délégué.

Les camarades métallurgistes sont invités à venir retirer des listes de souscriptions pour soutenir les grévistes de la Maison Potez.

Tiseurs de la Somme. — A Amiens et à Candas, plusieurs centaines d'ouvriers tisseurs se sont mis en grève pour demander une augmentation de 10 %.

Bouchers de Paris. — Les garçons bouchers-ébénistes de Paris ont continué hier lundi leur mouvement de revendications.

Il en sera ainsi chaque lundi jusqu'à ce que le repos hebdomadaire soit assuré ce jour-là.

Il y a eu hier des satisfactions dans le faubourg St-Antoine. Les patrons rebelles avaient fermé.

Place Maubert, une grande maison, protégée par les flics, était ouverte avec une pancarte provocante, disant qu'elle serait ouverte toujours le lundi.

C'est ce qu'on verra.

Les revendications

Miroitiers-vitriers de la Seine. — Le syndicat des miroitiers-vitriers a tenu son assemblée générale à la Bourse du travail

Avec un nombre restreint d'adhérents, le syndicat a pu cependant lutter victorieusement contre les exigences patronales et obtenir un contrat collectif de travail offrant certaines garanties aux corporatifs.

Des décisions énergiques ont été prises à la réunion.

Arsenal de Cherbourg. — Un référendum aura lieu le 31 janvier sur les questions suivantes :

1^o Approbation de la semaine anglaise pendant toute l'année dans les conditions où elle fonctionne depuis le 1^{er} août ;

2^o Approbation de la semaine anglaise pendant la période d'été, du 1^{er} mars au 31 octobre ;

3^o Approbation de la journée normale de 8 heures pendant toute l'année.

Une bonne décision syndicale ferait plus d'effet qu'un référendum.

Au Syndicat du Gaz de Banlieue

Le syndicat a mené une campagne énergique contre la Société du Gaz. Et cette dernière, bassement, essaie de se venger contre le secrétaire Burger.

Voici une partie de l'ordre du jour adopté à l'assemblée générale :

Le personnel tout entier tient à affirmer son entière solidarité avec son secrétaire général Burger qui n'a jamais dépassé les limites de son mandat, et il proteste avec véhémence contre l'immixion intolérable de la Société E.C.F.M. et du syndicat intercommunal dans ses affaires syndicales où il entend rester seul maître.

Il rappelle que la prétention outre-mer de la Société d'obtenir du syndicat du personnel et contre sa volonté, la réputation d'un de ses délégués, sous prétexte que celui-ci n'a pas l'honneur de lui plaire, constitue une violation formelle des droits incontestables que lui accorde la loi de 1884 sur les syndicats, de même que du statut du personnel, signé par la société. »

Le syndicat intercommunal, c'est le groupement des communes de banlieue où tout l'arc-en-ciel politique est représenté du Bloc national au Bloc « ouvrier » en passant par le Bloc des gauches.

Ce qu'il y a d'intéressant pour les syndiqués en cette affaire, c'est que tous les politiciens, réacs, radicaux, socialistes, communistes à la noix, sont d'accord avec la Compagnie du Gaz contre le syndicat ouvrier.

Appel aux employés de l'Industrie Hôtelière

Aux camarades des Bouillons et Prix fixe

Au moment où tout augmente : votre loyer, vos vêtements, votre linge, votre blanchisserie, vos chaussures, les moyens de transport ; ce dont vous avez besoin, seul, votre pourboire, qui est votre gagne-pain, reste stationnaire.

Cette année, les jeux olympiques vont faire affluer les provinciaux et les étrangers à Paris.

Oubliez pas que le pourboire n'existe plus dans la majorité des pays étrangers, que dans presque toute la province le personnel de salle a un salaire en plus du pourboire.

Vous allez vous trouver en difficulté constante avec la clientèle pour éviter toute discussion qui tourne toujours au désavantage du gargon, le pourboire a besoin d'être réglementé.

Ce sont donc vos intérêts qui sont en cause.

En conséquence, vous assisterez tous à la réunion de la Section des Bouillonniers et prix fixes qui aura lieu, ce soir, de 15 à 17 heures, salle des Trois-Mousquetaires, 88, rue Richelieu, où sera traitée la question du pourcentage avec minimum de garantie.

Conférence de la Minorité

A la conférence de la minorité tenue le 13 janvier, avenue Mathurin-Moreau, il a été décidé de convoquer un congrès de la minorité si cela devient nécessaire.

D'autre part, les métiers d'Amiens étaient représentés par Pobrot et non par Paul Rose. Le syndicat autonome que ce camarade a cité comme prospère dans l'autonomie n'est pas celui des métiers, mais celui du textile.

LE CONSEIL NATIONAL DE LA FÉDÉRATION POSTALE

Pour l'Unité

Le C. N. de la Fédération postale unitaire affirme une fois de plus son ardent désir d'unité et déclare que ce problème n'est pas d'ordre syndical départemental ou fédéral, mais bien d'ordre confédéral.

Le C.N.F. pense que cette unité ne peut être réalisée que par la réunion d'un congrès confédéral, mixte, d'unité auquel seraient conviés les syndicats majoritaires, neutres et unitaires.

Ce congrès aurait pour mission de définir l'orientation nationale et internationale de la C.G.T. unique, chacune des organisations participantes s'engageant au préalable à s'incliner devant les décisions de la majorité et à élire le bureau et la C.A. de la nouvelle organisation, les administrateurs actuels étant évidemment démissionnaires à l'ouverture du congrès.

Examinant les trois solutions préconisées jusqu'ici pour refaire l'unité par les adversaires du congrès confédéral mixte, la C.G.T. croit utile de montrer qu'elles sont restées inopérantes.

1^o Méthode de la C.G.T. majoritaire : Unité organique à la base par la rentrée des syndicats unitaires dans les syndicats confédérés.

Préconisée depuis un an, elle n'a été appliquée nulle part parce qu'elle ne pouvait pas l'être.

Pour être applicable en effet, il faudrait que les unitaires se reconnaissent seuls responsables de la scission. Cela est impossible parce que cela n'est pas.

Au surplus, cette thèse peut être refusée avec la même apparence de raison par la C.G.T. U. qui peut dire : Unité dans la C.G.T. U.

Ainsi, chacune des deux parties reste sur ses positions au détriment de l'unité impossible à réaliser avec un tel système.

2^o L'autonomie : les syndicats font leur unité et le syndicat unique ainsi n'adhère à aucune des deux C.G.T.

Il serait vain de penser que tous les syndicats adopteront ce système. On en trouvera de nombreux qui resteront fidèles à la C.G.T. ou à la C.G.T.U. et qui permettront d'établir la syndicat, volonté manifestée durablement et fréquemment par le Parti communiste. L'ancien secrétaire de la C.G.T.U. termine en condamnant la haine et la méchanceté qui enveniment le mouvement prolétarien.

Marie Guillot, après avoir appuyé les déclarations de son ancien collègue, montre la nécessité, pour les minoritaires, de se grouper très fortement ; elle insiste surtout sur les conséquences qu'en entraînerait l'autonomie déjà envisagée par certaines organisations ; l'adoption de cette solution diviserait davantage encore la classe ouvrière et ne pourrait être profitable qu'aux partis politiques.

Plusieurs camarades craignent que, en restant dans la C.G.T.U. ou l'I.S.R., leur action ne perde toute efficacité, d'autres estiment qu'il est nécessaire de rester dans la maison qu'ils ont édifiée. Il ressort de ces débats que presque tous les assistants rejettent l'autonomie ; la considèrent comme une scission déguisée et préfèrent rester à la C.G.T.U., non seulement pour faire le redressement, mais surtout pour que le plus rapidement possible, se réalise l'unité, grâce à laquelle les travailleurs pourront vaincre leurs exploiteurs.

Finalement les titulaires des diverses fonctions sont désignés.

fin aux divisions de la classe ouvrière et qui permettra à celle-ci de résister efficacement à l'offensive capitaliste et réactionnaire et de poursuivre sa marche vers son émancipation.

Le Conseil national fédéral a décidé ensuite de demander à la Fédération des fonctionnaires et au cartel confédéré la réunion d'un Congrès commun avec représentation directe de toutes les sections de province.

L'ordre du jour du Congrès porterait : Examen de la situation créée par le refus des 1.800 francs et les diverses autres mesures gouvernementales (retrait de la loi des pensions, atteinte au droit syndical, etc.).

Moyens à employer pour remédier à cette situation.

DANS LE LIVRE

Les syndicalistes s'organisent

Dimanche matin, quelques camarades se sont réunis afin d'étudier les moyens à employer pour limiter, d'abord, la pénétration des partis politiques dans les syndicats, et, ensuite, éloigner définitivement les politiciens des organisations essentiellement ouvrières.

Clérambaux ouvre la séance en déclarant qu'il importe de rechercher très activement les méthodes qui permettront de réaliser une unité solide au profit exclusif des exploités.

Cazals détaille les raisons pour lesquelles il s'est séparé, avec Marie Guillot, du bureau confédéral. Bien que partisan de l'internationale syndicale rouge, il a dû démissionner parce qu'il a constaté que l'Internationale communiste, aidée par le Parti communiste français, essayait d'accaparer le mouvement syndical de notre pays. La motion de Saint-Étienne a donc été violée. Les tragiques événements du 11 janvier ont été causés surtout par la volonté de matiser le syndicat, volonté manifestée durablement et fréquemment par le Parti communiste. L'ancien secrétaire de la C.G.T.U. termine en condamnant la haine et la méchanceté qui enveniment le mouvement prolétarien.

Marie Guillot, après avoir appuyé les déclarations de son ancien collègue, montre la nécessité, pour les minoritaires, de se grouper très fortement ; elle insiste surtout sur les conséquences qu'en entraînerait l'autonomie déjà envisagée par certaines organisations ; l'adoption de cette solution diviserait davantage encore la classe ouvrière et ne pourrait être profitable qu'aux partis politiques.

Plusieurs camarades craignent que, en restant dans la C.G.T.U. ou l'I.S.R., leur action ne perde toute efficacité, d'autres estiment qu'il est nécessaire de rester dans la maison qu'ils ont édifiée. Il ressort de ces débats que presque tous les assistants rejettent l'autonomie ; la considèrent comme une scission déguisée et préfèrent rester à la C.G.T.U., non seulement pour faire le redressement, mais surtout pour que le plus rapidement possible, se réalise l'unité, grâce à laquelle les travailleurs pourront vaincre leurs exploiteurs.

Finalement les titulaires des diverses fonctions sont désignés.

Minorité de l'Habillement

Les camarades de la minorité de l'habillement réunis le 17 janvier, profondément déçus des incidents tragiques survenus rue Grange-aux-Belles, ayant occasionné la mort de deux camarades syndicalistes, frappés par des balles communistes, adressent leurs sympathies à toutes les victimes du nouveau fascisme rouge ;

Déclarent, que les cadavres leur font un devoir de conscience de ne plus collaborer avec ceux qui, tout en se réclamant de la classe ouvrière, n'hésitent pas à l'assassiner.

Font confiance à tous les travailleurs amis de l'esprit de libération contre le patronat et contre les politiciens pour qu'ils refusent moralement tout contact avec les assassins et ceux qui s'en font les complices et pour qu'ils rejoignent les rangs de la minorité afin de renforcer l'action syndicaliste et d'unité ouvrière.

La collecte faite à cette réunion en faveur de la famille Poncet, première victime de l'assassinat, a produit la somme de 111 francs.

Pour renseignements et adhésions à la minorité, s'adresser chez Pécastaing, 114, boulevard de la Villette, Paris 19^e.

Aussi, le C.N.F. adresse-t-il un pressant appel à la Fédération postale majoritaire.

Il lui demande de consentir à réaliser immédiatement un tel comité d'entente entre les deux fédérations et de l'étendre à toutes les cellules de l'organisation.

Ce Comité aurait pour premier résultat particulièrement appréciable de réaliser pour la défense de leurs intérêts corporatifs immédiats le bloc des salariés des P.T.T.

Dans la situation actuelle, au moment où la loi sur les pensions est retirée, où les 1.800 francs sont refusés ou peut-être même les 720 francs menacés, cette union devient une nécessité.

En outre, il serait chargé de rechercher les modalités de réalisation de l'Unité confédérale désirée par l'immense majorité des travailleurs.

Son premier acte consisterait à inviter les deux C.G.T. à convoquer dans un délai rapide le Congrès mixte d'unité et en cas de refus de l'une ou de l'autre C.G.T., ou des deux, le Comité aurait pour mission d'entrer en relation directe avec les syndicats, les U.D. et les Fédérations des deux C.G.T. pour essayer de convoquer, par-dessus la tête de tous les scissionnistes, ou qu'ils se trouvent, le Congrès qui mettrait

Découpez le placard ci-contre et faites-le remplir par un camarade

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE

Un an..... 64 fr. Un an..... 96 fr.
Six mois..... 32 fr. Six mois..... 48 fr.

Trois mois..... 16 fr. Trois mois..... 24 fr.

Chèque postal : Ferandel 586-65

De préférence utilisez notre Compte Chèque Postal Ferandel n° 586-65 Paris

Vos frais d'envoi de fonds ne s'élèveront qu'à 0 fr. 25 — aucun risque de perte.

Communiqués Syndicaux

Fédération du Bâtiment. — Réunion de la Commission exécutive, demain, à 20 h. 30 précises, au siège.

Fédération Postale Unitaire. — Ce soir, à 18 heures, au siège, de la Commission du journal.

Métaux. — Fonderie Citroën, réunion ce soir, à 18 heures, salle Sargeaux, 167, rue Saint-Charles.

Producteurs et Distributeurs d'Énergie électrique. — Conseil de banlieue ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, Bourse du Travail, 5^e étage.

Le Congrès des fabriques de l'Aménagement parisien. — Réunions de la semaine :

Mardi : Maisons Star et la Standard, rue Tilton. Réunion du personnel de ces deux maisons à 18 heures, salle Courson, 48, rue Chanoz. Orateurs : Rossignol et De Groote.

Toutes les fabriques des numéros 13, 15 et 17, ainsi que la maison Haengst, toutes rue Tilton, réunion générale à 18 heures, salle Chevreau, 33, rue de Montrouge. Orateurs : Fayet et Guérard.

Mardi : « La Renaissance », 23, et Daudhlon, 10, rue Mercure, réunion à 18 heures, salle Belgaïne, 1, rue Mercure. Orateurs : Demoulié, De Groote et un délégué des biseautiers.

Mardi : Maisons Star et la Standard, rue Tilton. Réunion du personnel de ces deux maisons à 18 heures, salle Courson, 48, rue Chanoz. Orateurs : Rossignol et De Groote.

Mardi : Maisons Star et la Standard, rue Tilton. Réunion du personnel de ces deux maisons à 18 heures, salle Courson, 48, rue Chanoz. Orateurs : Rossignol et De Groote.

Mardi : Maisons Star et la Standard, rue Tilton. Réunion du personnel de ces deux maisons à 18 heures, salle Courson, 48, rue Chanoz. Orateurs : Rossignol et De Groote.

Mardi : Maisons Star et la Standard, rue Tilton. Réunion du personnel de ces deux maisons à 18 heures, salle Courson, 48, rue Chanoz. Orateurs : Rossignol et De Groote.

Mardi : Maisons Star et la Standard, rue Tilton. Réunion du personnel de ces deux maisons à 18 heures, salle Courson, 48, rue Chanoz. Orateurs : Rossignol et De Groote.